

LE REGIME ALIMENTAIRE PARISIEN DE LA HULOTTE

(*Strix aluco sylvatica* Shaw)

par G. GUICHARD

Il est assez surprenant de compter, à l'heure actuelle, la Chouette hulotte, nocturne essentiellement sylvicole, au nombre des oiseaux parisiens.

A la vérité on a, de tout temps, entendu parfois le chant de ce rapace dans l'enceinte même de la capitale, mais c'était seulement dans les quartiers périphériques, notamment ceux qui se trouvent en bordure des bois de Boulogne et de Vincennes.

Aujourd'hui il s'agit d'oiseaux venus s'installer au cœur même de la ville, qu'ils auraient donc colonisée à leur tour à la façon du Pigeon colombin (*Columba o. oenas* L.), autre habitant des bois et qui, comme chacun sait, se reproduit couramment à Paris depuis environ un quart de siècle.

Il semble, en ce qui concerne la Hulotte, que celle-ci ait profité, pour se fixer dans la capitale, des nuits sombres et silencieuses qui ont marqué, de 1940 à 1944, les années d'occupation.

C'est ainsi que, dès l'hiver 1940-41, j'ai pu noter la présence d'un couple qui s'était installé dans l'enfilade de parcs bordant la rue Boissonnade, en plein quartier de Montparnasse, et où le mâle se faisait régulièrement entendre chaque nuit.

Puis, au début de l'année 1942, un autre couple vint se fixer dans le quartier du Panthéon, et j'ai pu suivre ses ébats jusqu'en 1956 sans avoir besoin de quitter l'appartement.

Aux premiers jours de janvier, le mâle, le soir venu, s'installait sur le toit de mon immeuble et commençait à chanter dès 21 heures. Sa voix, aux intonations très pures, puissante et sonore, encore amplifiée par la résonance d'une cour intérieure, dominait sans effort la rumeur de la rue ; le bruit de la ville ne paraissait nullement l'incommoder et

il n'interrompait même pas sa phrase amoureuse lorsqu'un échappement libre retentissait avec le fracas d'une détonation.

Et les lumières qui persistent toute la nuit ne paraissaient pas le gêner davantage.

Quand on sait la finesse et la perfection des appareils oculaire et auriculaire dont cet oiseau a été doté, pour lui permettre de chasser utilement dans les ténèbres, on peut vraiment s'étonner de le voir s'accommoder avec aisance d'un état de choses qui va exactement à l'encontre des facteurs naturels ayant conditionné son anatomie. Interrompus pendant quelques heures, les chants reprenaient au milieu de la nuit et étaient parfois accompagnés du cri aigre et bref de la femelle entamant un duo avec son conjoint.

C'est vers la fin de 1955, devant la persistance de la présence des oiseaux, que j'ai eu l'idée de rechercher leur poste du jour. Le Jardin des Plantes se trouvant à 800 mètres environ à vol d'oiseau du Panthéon, fit l'objet de mes premières recherches, presque aussitôt couronnées de succès. Une Hulotte de la phase rousse avait choisi pour juchoir diurne la branche située tout en haut d'un Pin noir d'Autriche, vers 10 mètres de hauteur, au pied du Labyrinthe. Elle y passa toute la mauvaise saison, à partir de novembre 1955, et les froids rigoureux de février 1956 la laissèrent parfaitement insensible, de même qu'elle ne prêtait aucune attention aux jeux bruyants des enfants qui se poursuivaient sous son perchoir.

C'est au pied du Pin que j'ai pu ramasser les pelotes de réjection de l'oiseau, à vrai dire peu nombreuses — à peine une quinzaine — puisque, ainsi que l'a noté G. GUÉRIN (*La Hulotte et son régime*, Paris, 1932), ce nocturne se débarrasse principalement pendant la nuit des boulettes digestives.

Ces pelotes ont été obligeamment examinées par M. DORST et M. PETTER, du Muséum d'Histoire Naturelle, chacun pour sa spécialité, et voici leurs conclusions.

Le régime alimentaire de la Hulotte parisienne est composé, comme pour l'oiseau des campagnes, mi-partie de rongeurs, mi-partie de petits oiseaux. Toutefois, dans le cas présent, les restes de ces derniers entrent dans la composition des pelotes selon une proportion importante atteignant vraisemblablement 75 % ; ils comprennent les deux espèces ci-après :

— Moineau domestique (*Passer d. domesticus* L.).

— Verdier d'Europe (*Carduelis c. chloris* L.).

Le Verdier figure lui-même dans la liste avec un pourcentage élevé, très supérieur à 50 %. L'espèce est en effet commune au Jardin des Plantes et même dans le Parc du Luxembourg, proche du Panthéon et où la Hulotte peut chasser la nuit.

Quant au Moineau domestique, cependant bien plus abondant que le Verdier dans Paris, il sait mieux que celui-ci échapper aux entreprises de la Hulotte ; chacun a pu remarquer que lorsqu'il décide de coucher en plein air, en bandes souvent nombreuses, il a toujours soin de choisir un arbre aux ramilles extrêmement serrées et à l'intérieur duquel la Hulotte, en raison de sa forte taille, ne peut que difficilement pénétrer.

Les petits rongeurs sont représentés par :

— Surmulot (*Rattus norvegicus* Berk.), deux sujets.

— Mulot (*Apodemus sylvaticus* L.), un sujet.

Les Surmulots sont de faible taille (un jeune notamment) car il est à présumer que la Hulotte évite de s'attaquer aux énormes rats d'égout qu'on voit parfois circuler dans le ruisseau et qui sont trop forts pour elle.

Quant au Mulot, dont la présence à Paris est assez inattendue, il a dû être capturé dans les cultures du Jardin des Plantes.

On notera enfin l'absence de la Souris, qui ne se hasarde guère hors des lieux habités à l'intérieur desquels la Hulotte ne pénètre pas.

Ces constatations confirment ce qu'on savait déjà sur la variabilité du régime alimentaire de la Hulotte, qu'elle adapte à la région qu'elle habite, en s'attaquant de préférence aux espèces les plus abondantes et dont la capture est, par conséquent, la plus aisée (P. GÉROUDET et P. ROBERT, *Les Rapaces*, p. 204).